

Claude-Henri Rocquet

Conférence aux *Scriptores christiani*

aux *Scriptores christiani*, à *Luc Norin*

Pour commencer

Lanza

L'éloignement

La grâce de l'athéisme

L'Algérie

La porte de l'Église orthodoxe

La préparation du retour

Le regain d'écriture

Fils conducteurs

Aujourd'hui

Bruxelles, 24 octobre 1998

aux Scriptores christiani

à Luc Norin

Pourquoi l'écrivain invité par les Scriptores christiani éprouve-t-il dans cette rencontre un bonheur singulier ? Pourquoi reçoit-il ce que jamais il n'a reçu et s'en retourne-t-il le cœur éclairé d'une lumière qui désormais l'accompagne ?

Il s'est préparé à dire son chemin d'écriture et son chemin spirituel. C'est la question qui lui fut posée. Quel est donc ton métier et ton métier de vivre ? D'où viens-tu ? De quel pas jusqu'ici as-tu marché ? De quel pas marches-tu ? Arrête-toi, un instant, et dis-le nous. L'écrivain, le poète, se retourne jusqu'à l'horizon de sa naissance, il se souvient. Il ne sait pas qu'il se parle à soi-même et qu'en lui se joignent examen de conscience et profession de foi, Credo.

Cette question dont il est chargé, dont il se charge, et qui n'est pas d'ordre littéraire, cette question personnelle et qui le sauve comme rarement du penchant à la vanité, déjà elle le transforme.

Mais pourquoi dans le cours de cette rencontre, et sans qu'il en prenne conscience sur le champ, une telle grâce ?

Avant le concert, l'orchestre s'accorde. Une rumeur discrète précède l'œuvre attendue. Puis un silence. Et la musique s'accomplit, jusqu'au nouveau silence. Avant qu'entre ici le visiteur, l'invité, l'hôte des Scriptores christiani, un accord analogue eut lieu, sans qu'il le sache, sans qu'il ait pu le pressentir. Les cœurs se sont

accordés. Ils ont préparé pour celui qui vient dans ce soir de Bruxelles un silence et un accueil profond comme on dresse une table pour le partage et la fête fraternelle. C'est dans cet accord aimant qu'il se recueille et s'avance. Il s'accorde sans le savoir à la note juste et au recueillement qui le précèdent.

C'est ce silence chaleureux qui inspire celui qui parle.

Une parole véritable va naître dans cette heure entre ceux qu'elle rassemble. L'hôte reçoit la grâce d'être entendu par ses amis inconnus. Il reçoit par cette écoute la grâce de s'entendre lui-même au fond de soi. Il fait provision de force pour la route qui reste à faire.

Créer un tel lieu d'accueil et d'attente est une œuvre. C'est former une fraternité, une communauté. Elle dit à ceux qu'elle appelle : « Parlez ! Dites ! » Mais cette demande est un don. On fait à celui qui vient le don vital de pouvoir donner. Il se rappelle qu'il n'est venu vivre que pour donner et servir – serviteur inutile – et apprendre.

Un tel lieu du cœur se forme par la volonté qui nous dépasse tous, par l'Esprit qui peut faire de toute maison où nous sommes une maison de Pentecôte. Mais il fallut que quelqu'un soit le premier inspiré et le fonde, l'ouvre à l'horizon. A lui grâce et gratitude !

Claude-Henri Rocquet

Le 24 octobre 1998

Pour commencer

Si j'avais à parler des premières années,
je parlerais de pays, de paysages,
je parlerais du Nord, de Dunkerque, et de Saint-Lô, de la
Normandie,
de ma famille,
oui, j'aimerais beaucoup parler de ma famille,
et je parlerais de la guerre, de l'Occupation, de la Libération.

Je parlerais du goût des mots, venu très tôt.
Je parlerais des premières lectures et par-dessus tout de Pascal
et de Rimbaud,
– qui m'accompagnent toujours.

Mais puisque je veux répondre aux questions posées, selon
l'usage de ces rencontres, je crois,
c'est-à-dire : « Quel chemin d'écriture, quel chemin intérieur, ou
spirituel, et quel lien entre l'un et l'autre ? »

Il faut que je commence par Bordeaux, par la fin de
l'adolescence, et par le temps, en somme, des premiers écrits
publiés.

Et je parlerai d'abord d'une rencontre majeure, celle de Lanza
del Vasto, avant ma vingtième année.

Réfléchissant à cet itinéraire, j'ai vu que je parlerai
d'éloignement et de retour. – Mais d'un retour au sein même de
l'éloignement.

Est-ce qu'on raconte jamais autre chose que l'histoire de l'enfant
prodigue ?

L'éloignement commencera à partir de Lanza.

I. Lanza

Ce n'est pas l'écrivain qu'il était qui m'a attiré vers lui.

La leçon d'écriture que j'ai reçue de lui, je l'ai reçue plus tard.

Ni l'Inde et le Pèlerinage aux sources

Ni même la non-violence, et le disciple de Gandhi.

Plutôt cette rupture avec le monde moderne, ce rejet, ce refus de la société des années 50, si loin de celle d'aujourd'hui...

Et en ce même sens, je découvrais avec ferveur Giono.

Mais le plus important, ce fut le choc de la question :

« Qui suis-je ? Et qu'est-ce qu'être ? »

L'éveil à soi-même.

Ce fut aussi la rencontre d'une pensée forte et construite, d'une intelligence lumineuse, intemporelle, et qui conduisait à croire à l'existence de la vérité. J'étudiais alors la philosophie au lycée, avant de faire des études de sciences politiques, mais c'est lui qui a été mon véritable maître.

Ce fut enfin, dans les profondeurs du songe, la grande image de l'Arche et de Noé : la puissance qu'a sur notre vie un mythe qui devient – comme Jung le dit – un « mythe personnel ». La lumière, la semence, d'un archétype.

II. L'éloignement

Je me suis éloigné de Lanza comme d'un père qu'on refuse.

Bien sûr, avec quelques amis, j'ai été fort proche de lui quand il a entrepris et mené une action non-violente contre les tortures et la guerre d'Algérie. Nous y avons pris part.

J'étais sursitaire, à Paris, je prolongeais mon sursis par des études d'histoire de l'art...

Si je me suis éloigné de Lanza,

c'est que je n'acceptais pas sans réserve sa vision et son refus du « progrès »,

mais surtout, parce que je ne partageais pas, ou ne partageais plus, sa foi en Dieu.

Et je ne pouvais voir dans la foi en Dieu la condition même de la non-violence. Je la fondais sur l'homme.

Ce n'est pas le fait d'aller, soldat, en Algérie, qui m'a éloigné de l'Arche et de Lanza,

c'est l'épreuve de l'athéisme.

A dire vrai, c'était de Dieu que je m'éloignais. C'est de Dieu que me croyais éloigné. Et Lanza, figure du père, cristallisait, dans mon désir de vérité, mon refus de Dieu.

III. La grâce de l'athéisme

Comment peut-on, alors qu'on cherche à s'éveiller à soi-même, c'est-à-dire à Dieu et à soi-même, tomber dans le sommeil de l'athéisme ? C'est qu'on n'était pas encore éveillé. C'est qu'on ne s'éveille véritablement que d'un profond sommeil. Et s'éveille-t-on véritablement jamais sur le bord de ce monde ?

Pensant à ce sommeil de l'âme, je pense aux apôtres qui dorment à Gethsémani malgré l'appel et le rappel du Christ. « Jésus sera en agonie éternellement jusqu'à la fin du monde », dit Pascal. « Il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. » Mais nous dormons. « Veillez et priez », dit le Christ. Les plus proches de ses amis dorment tandis qu'il sue le sang.

J'ai fait l'expérience de l'athéisme.

En fait, je connais aux moins deux athéismes.

L'athéisme de la révolte. Comment accepter un Dieu qui accepte le mal et la souffrance, la mort ? L'athéisme du cœur.

L'athéisme moderne : celui du rationalisme, du positivisme, du scientisme. L'athéisme de la raison.

A la blessure succède un sommeil, un endormissement, une arrogance intellectuelle.

Un sommeil faussement éclairé par le goût d'une science « démystificatrice ».

Et cet athéisme de « sciences humaines » est allé jusqu'à l'athéisme de la beauté. Tout chef-d'œuvre n'était que leurre idéologique, etc. J'ai partagé le goût de la « démystification ». Je me suis abreuvé de cet esprit d'années qui se sont éloignées très vite, comme soufflées par le vent. Ces années de la « mort de l'homme », etc. Ce qui a commencé de me tirer de ce mauvais sommeil dogmatique, c'est une exposition Georges de La Tour. Ce peintre, à Bordeaux, m'avait éclairé essentiellement sur la peinture. Et, grâce à lui, l'ange de la beauté a commencé à fissurer et à disjoindre mes pauvres murailles critiques, criticistes...

Tout à l'heure, parlant de l'expérience de l'athéisme, j'ai failli dire « la grâce de l'athéisme ». Est-ce qu'un personnage de Bernanos, le Curé de campagne, ne dit pas « Tout est grâce » ? Est-ce que Dieu n'écrit pas « droit avec des lignes courbes » ? L'athéisme est un éloignement et cet éloignement est déjà un retour. C'est parfois le premier pas de la conversion. Si nous ne connaissions pas le désespoir, et l'égarement, comment aurions-nous le sens et le désir de l'espérance, la joie de retrouver un chemin, l'espérance d'un chemin ? Si nous n'avions connu la perte, que signifierait pour nous l'annonce d'un salut ?

L'athéisme, comme le blasphème, peut mener à Dieu, si Dieu renverse en nous le renversement.

Au milieu de mes années « désaliénées », je me demandais pourquoi je ne pourrais commettre un sacrilège, profaner une hostie. Pourtant, aux yeux de ma raison, ce pain, ce vin, « consacrés » n'étaient rien d'autre que du pain et du vin ordinaires. Je ne trouvais pas dans ma raison démystificatrice – freudienne – de bonnes raisons qui auraient expliqué, dissous, l'obstacle intérieur devant la seule idée d'une profanation. Aujourd'hui, je pense que la rencontre du sacrilège, ou de son refus, est pour certains esprits le dernier lien, paradoxal, tragique, avec le divin. Et cela éclaire pour moi de larges pans de la culture contemporaine : en premier lieu, le surréalisme. Sujet difficile, brûlant, car il faut à la fois refuser le blasphème pour ce qu'il veut signifier et reconnaître en lui le dernier pas, ou le

premier, d'une prière. Lieu difficile pour l'esprit, infernal, et qui appelle la grâce et la charité. Certaines pages de saint Jean de la Croix le disent, il me semble, et elles m'ont aidé à traverser un temps noir de ma vie. Si j'ai bonne mémoire, Jean de la Croix dit à certaines âmes trop zélées de ne pas toucher maladroitement les plaies de Job, de ne pas étouffer son cri.

La foi est l'athéisme renversé, converti. Il demeure au cœur de l'homme, car « il y a deux hommes en moi ». Par lui – oserai-je dire : grâce à lui ? le chrétien n'oublie pas celui qu'il fut et que la grâce a repris.

IV. L'Algérie

Ce n'est pas à cause de l'Algérie que je me suis éloigné de Lanza.

Étrangement, l'Algérie fut pour moi l'occasion de rester fidèle à la non-violence et à la grande image de Noé.

Grâce à la rencontre de Raymond Hermantier. Compagnon de Vilar. Pionnier et militant du Théâtre populaire. Ami de Clavel et de Jean Mogin : dont il monta quelques pièces.

La mission d'Hermantier en Algérie, gaulliste, résistant, nous la dirions aujourd'hui « humanitaire ». Elle avait reçu l'approbation et le soutien de Camus et de Malraux. L'action culturelle n'était pas un prétexte, elle était réelle, mais elle permettait une action pour la paix. Elle consistait en théâtre pour les soldats et pour les « populations » : en français, en arabe, en kabyle. C'était la « baraque » de Lorca dans un pays en guerre. C'était le chariot des comédiens qu'on voit dans *Le septième sceau*.

Moi, profitant de mon sursis, j'avais été élève comédien d'André Voisin.

J'ai rejoint la troupe d'Hermantier. « Vous êtes ici pour donner, aimer, faire aimer » : telle était la devise.

J'ai trouvé à exercer la « non-violence » par d'autres voies, imprévues. Je n'avais pas eu le courage d'être insoumis, objecteur de conscience, remettant à plus tard le refus de tirer. Il me fut donné de

participer à une action innocente, et peut-être, d'alléger quelques souffrances.

Hermantier, parce qu'il souhaitait créer en Algérie une pièce dont le thème fût commun aux musulmans, aux juifs, aux chrétiens, à tous les hommes de bonne volonté, à tous les hommes, un poème d'espérance et de paix, Hermantier m'a demandé d'écrire un « Noé ».

Ça a été le début de mon écriture de théâtre.

En Algérie, j'ai joué, chanté, monté ou peint les décors avec tous les autres. J'ai écrit des poèmes, souvent proches des choses que je voyais, que je vivais. Ce sera mon premier recueil : *Liminaire*.

Quand je relirai, plus tard, ces poèmes, ce *Noé*, rien me m'indiquera mon athéisme d'alors. Je devrai reconnaître que mon « imaginaire » était chrétien, comme mon espérance profonde était chrétienne. L'inconscient, en moi, n'avait cessé d'être chrétien. Mais la valeur et la vérité de cela ? Et cette question : est-il légitime d'écrire des poèmes d'esprit chrétien si on n'a pas la foi ? Oui, quelle vérité, en cela ? Il y avait en moi, comme en tout homme, le désir de la vérité. Et comment allier la vérité des rêves avec la vérité vraie ?

V. La porte de l'Église orthodoxe

Je passe sur beaucoup d'années. Un premier mariage. Une année d'enseignement à Montréal. La rencontre et la collaboration avec Maurice Clavel. Telle parole qu'il m'a dite, à notre dernière rencontre, fortuite, dans un train : « Heidegger, pour certaines âmes, le dernier pas avant le Christ. »

De fait, un peu tard, j'étudiais la philosophie. Et Heidegger commençait à me réveiller. A la question de l'être. Et donc à me rapprocher de Lanza. Cette question, je l'avais reçue de Lanza, et puis oubliée, enfouie, refoulée.

Je n'écrivais plus : à cause d'une espèce d'enlissement, et à cause d'une vie difficile. Passons.

J'en viens au moment du « retour ».

Je suis entré dans l'Église orthodoxe. Il est plus vrai de dire : je

suis revenu à l'Église et rentré par la porte orthodoxe. Annik et moi, nous nous sommes mariés à l'Église orthodoxe. Plus tard, nous ferons un pèlerinage à Moscou, en Russie. Je reconnâtrai ce que depuis longtemps m'avait préparé la Russie, où j'étais allé avant d'être soldat en Algérie. Il y avait eu la Russie elle-même à Zagorsk, à la Laure Saint-Serge – mais aussi Berdiaev, – et le sens de l'Esprit, qui ne m'avait jamais quitté, comme Jean de la Croix, dans l'athéisme, « la nuit obscure ».

Il est difficile de parler d'une conversion.

Oserai-je dire que j'ai « pardonné à Dieu » ? J'ai mis fin à l'hostilité, j'ai rendu les armes, j'ai cessé la guerre intérieure contre Dieu, grâce à lui. Tout s'est renversé.

Qu'ai-je reçu de l'Église orthodoxe ? En entrant, j'ai demandé, selon le rite, et de tout cœur, « la connaissance entière de la vérité ».

J'ai reçu
une clarification d'esprit,
une stabilisation du cœur, de la vie.
Une lumière de vie.
Tout a commencé à s'ordonner.

Cette appartenance à l'Église orthodoxe, providentielle, n'est pas un rejet de l'Église de ma naissance. Je crois à l'Église une, sainte, catholique, et apostolique. En un seul baptême pour la rémission des péchés.

VI. La préparation du retour

Bientôt, j'ai vu ce qui avait préparé mon entrée dans l'Église orthodoxe, mon retour.

Pourquoi je suis entré dans une église orthodoxe ? A cause d'articles que j'avais écrits sur Malevitch, les icônes ; puis sur la peinture de James Guitet, la *liturgie* de James Guitet. Mais qu'est-ce que cela voulait dire : icônes, liturgie ? Que savais-je, vraiment, de cela ? Parlant de Malevitch, je parlais du cœur qui aspire à la vie éternelle. Avais-je le droit d'écrire ce désir, ce rêve, sans y ajouter

foi ?

C'est le désir de passer de l'imaginaire à la connaissance, à la vérité, et c'est l'espérance reconnue au fond de moi, qui m'a conduit à la foi. A ce basculement.

Une fois entré... J'avais été préparé par ma rencontre avec Eliade, nos entretiens. J'avais quitté la position « démystificatrice », j'étais prêt à voir autrement la beauté des rites, le sacré... Et une conversation avec Eliade avait été en moi comme un silencieux coup de tonnerre. Il nous avait dit, à une table de restaurant, et comme en passant, qu'une des différences entre les catholiques et les orthodoxes était que les orthodoxes croyaient en « l'apocatastase » : le retour du monde malheureux et déchu dans la lumière divine, la lumière éternelle. On pouvait donc être chrétien et ne pas croire dans une éternité en partie infernale ?

La poésie de Norvège, aussi, m'avait préparé à la liturgie. *Le vin profond*, la présence des anges, le rayonnement christique de sa poésie. Mais l'amitié et la lumière de Norvège m'aidaient depuis longtemps.

Il se trouve que mon entrée physique dans une église a coïncidé avec la mort de Lanza, avec l'Épiphanie, – la Théophanie. Les textes liturgiques que j'ai entendus ce dimanche-là parlaient de l'arche et du déluge, de saint Jean-Baptiste et du Jourdain, du bois de l'arche et de la croix, des rois mages : j'avais rencontré en Lanza le visage et la noblesse d'un roi mage et son arche avait pour patron saint-Jean Baptiste le Précurseur...

Il y a eu d'autres signes ... Liés à saint Martin.

VII. Le regain d'écriture

Au fond, converti, je me suis dit : « Que faire des années qui me restent à vivre ? Comment servir ?

Que faire de ma vie ? »

Il s'agit bien d'être un serviteur.

Comment faire fructifier le « talent » reçu ?

Nous ne sommes sauvés que pour sauver à notre tour. Ou plutôt, c'est en sauvant quelqu'un d'autre qu'on se sauve soi-même. La grâce qui nous est donnée, certes, nous est donnée personnellement, mais pour qu'elle soit un secours pour quelqu'un d'autre. La grâce n'agit pleinement en nous que si elle aide autrui, le sauve. Par « salut », j'entends : « ce qui aide à vivre ». Et il ne faut pas être très clairvoyant ni très sensible pour voir et savoir que bien des êtres sont en détresse, d'une façon ou d'une autre.

Je ne me suis pas dit que j'allais mettre mon écriture « au service de la foi ». Il n'est pas un écrivain chrétien, sans doute, qui accepte qu'on le dise « poète chrétien », « romancier chrétien ».

Mais par le changement intérieur l'écriture s'est trouvée changée. Comment en serait-il autrement ? Celui qui était vacillant et muet se met en route et parle.

Il me semble vain de dire ici comment un livre m'est venu puis un autre, une pièce puis une autre. Beaucoup de portes se sont ouvertes comme d'elles-mêmes. J'ai le sentiment d'avoir rêvé mes livres. J'aimerais dire que les anges m'ont apporté du travail à faire un jour après l'autre. Souvent, ce que j'attendais, ce que j'espérais, n'est pas venu : mur infranchissable, porte blindée. Il faut apprendre à tirer bénéfique et leçon de ces déconvenues, de ces déceptions. Souvent ce que je ne prévoyais pas est venu à ma rencontre et d'une façon surprenante, disons : providentielle.

Il serait vain de montrer le cheminement d'un livre à l'autre. Mais je veux dire cependant que deux d'entre eux furent écrits dans la lumière d'Élie : *Hérode* et *Jessica*.

Une rencontre spirituelle du prophète Élie, une rencontre intérieure de celui qu'emporte vivant un char de feu, fut à l'origine de ma conversion : je ne l'ai compris que plus tard.

Et j'ai compris le chemin qui monte de Noé à Élie et d'Élie au Christ : chemin d'humanité, chemin personnel.

Noé signifie la seconde naissance de l'homme. Il est le nouvel Adam. Jean-Baptiste, venu dans l'esprit d'Élie, baptiser le Christ : et ce baptême est l'accomplissement spirituel de la seconde naissance par laquelle nous entrons au royaume intérieur. Et quand nous sommes baptisés dans l'Église et par l'Église, nous sommes baptisés en Christ, nous revêtons le Christ.

Le prénom que nous recevons au baptême, notre nom intime, est une lumière et un signe sur notre vie. Et non seulement notre saint patron préside à notre seconde naissance, parrain dans l'invisible, mais parfois le saint auquel l'église de notre baptême est dédiée, consacrée. J'ai compris cela lorsque j'ai reconnu la présence de saint Martin dans tel moment décisif de ma vie et lorsque je me suis rappelé l'église de mon baptême, à Dunkerque. Il était bien juste que j'écrive une Vie de saint Martin, « nouvel Élie », comme on allume une veilleuse devant l'icône d'un saint protecteur.

VIII. Fils conducteurs

S'il est permis de regarder ses propres livres comme ceux d'un autre, à quelque distance,

et si l'on me demandait d'en dire les fils conducteurs,

je dirais :

la peinture, la Bible, le Nord, la poésie.

La peinture. Non seulement parce que j'ai écrit beaucoup de pages sur la peinture et les peintres, et quelques livres : *Bruegel et l'atelier des songes*, *Bruegel, la ferveur des hivers*, *Jérôme Bosch et l'étoile des mages...*

Mais parce que j'ai peint, que je voudrais peindre encore, et parce que souvent j'ai le sentiment d'avoir choisi la voie de l'écriture faute d'avoir choisi celle de la peinture : un manque se comble ainsi. Et ce n'est pas seulement le fait d'écrire comme si je peignais des paysages, des scènes, mais parce que la parole pour moi est colorée, lumineuse : la beauté que je désire dans l'écriture n'est pas seulement verbale, elle est, d'une certaine manière, visuelle. Je vois la couleur des mots et les rapports de couleur qu'ils ont ensemble.

Avec le sens, avec le son, cela oriente leur choix. Bien entendu cela – ces règles, cette métrique particulière – n'est visible que pour moi seul. Cependant il se peut qu'elle soit sensible, indirectement, au lecteur. Le peintre que je ne suis pas devenu, le peintre rêvé, collabore avec l'écrivain, le poète.

La Bible. Souvent, quand il s'agissait d'une nouvelle pièce, par exemple, d'un projet, j'ai entendu, et parfois de la bouche d'amis : « La Bible, encore ». Comme si c'était là une manie, un peu étrange. Et comme s'il fallait s'en excuser. Mais je n'ai jamais voulu aller puiser dans la Bible des sujets. C'est une source naturelle, évidente. Elle est pour moi ce qu'elle fut pour Chagall : un rêve plus profond, plus ancien, un songe. La Bible est notre terre. J'ai écrit *Noé* quand je n'étais plus chrétien. Je m'étonne de l'étonnement de ceux qui s'étonnent qu'un écrivain d'aujourd'hui puisse situer ses personnages à Jéricho plutôt que sur une décharge publique ou dans un parking.

Le Nord. Toutes les patries sont imaginaires, et chacun en a plusieurs – la Russie pour moi, par exemple. Mais il en est une où nous avons vécu, où nous sommes nés, dont le ciel et la terre ont imprégné notre enfance. Pour moi, c'est le Nord. Plus j'ai écrit, et plus j'ai retrouvé cette appartenance, cet amour du pays du Nord. J'ai pris conscience de cette situation particulière : être de France et de langue française – la langue maternelle est une patrie – et cependant proche d'une frontière, avec des aïeux de Belgique, frontalier. La Belgique m'est une patrie à la fois réelle et imaginaire puisque ces paysages, ces fermes blanches, cette mer et ces dunes, sont ceux de mes premiers jours et de ma jeunesse. Et l'accueil et l'amitié du Théâtre Poème, ce foyer fraternel, ce foyer admirable, est pour moi, et le fut d'emblée, un signe *patrial*.

Mais, pour moi, la patrie humaine n'a tout son sens que si elle est spirituelle : incarnation de l'invisible, assomption de la terre vers l'esprit. C'est là une des raisons qui m'ont conduit à écrire un livre sur Ruysbroeck.

Enfin, **la poésie.** « Il faut, disent parfois les peintres, que les couleurs fassent l'amour ». Dire cela des mots, c'est définir, autant

qu'on le puisse, la poésie. Je désire être toujours être le plus clair possible : raisonnable, classique. Mais je vois la lumière et la couleur des mots, je désire leur musique, leur chant, leur charme. Toujours. Et même quand il s'agit d'un article dans un journal – en l'occurrence, depuis quelque temps, La Croix. C'est écrire en poète. Et mon théâtre, écrit pour qu'on le joue, est de l'ordre du poème (je ne parlerai pas de « théâtre poétique »). Mais c'est que la parole au théâtre est écrite pour être dite et entendue, physiquement : et c'est là une des bases de la poésie, son caractère oral, verbal. C'est dans cet esprit que j'ai écrit certains contes, comme *L'enfance de Salomon*. Même en parlant, voire en achetant du pain, j'essaie d'éviter la grisaille ou l'inharmonieux de la parole...

IX. Aujourd'hui

Aujourd'hui, j'ai le désir et le dessein d'entreprendre, enfin, un autre versant de l'œuvre, depuis si longtemps différé. Écrire au plus proche de ce qui se vit chaque jour, de ce qui fut vécu, éprouvé, mais l'écrire en le rêvant, en l'inventant. Le titre de cela : *Les voyageurs de la Grande Ourse*.

Je viens d'avoir soixante-cinq ans. J'ai cessé d'enseigner. Ce qui fut une grande part de ma vie et de mon bonheur, je l'ai quitté sans nostalgie ni regret. J'éprouve une moindre inquiétude. Cet âge venu, on peut commencer à cesser de vouloir : on se trouve disponible. On cesse de vouloir apparaître *comme il faut* aux yeux d'autrui. On se délivre du désir de plaire, de la peur de déplaire. On a davantage confiance en ce qui vient.

D'abord, on ne sait où on va, ce que l'on veut. On est dans le tohu-bohu. Tiré à hue et à dia. Tourmenté. Multiple.

Et puis on se met à vouloir diriger sa vie, à en faire quelque chose, parfois à « faire une œuvre » : tout cela, contre la mort. On se construit.

Et puis on comprend que notre vie profonde est plus inspirée que nous. Qu'il suffit d'écouter ce que Dieu veut de nous. Dieu : le

Christ, – mais je ne me sens pas le droit de parler ainsi, alors, je préfère dire : les anges.

Ce n'est pas une résignation, une défaillance : c'est un dépassement de soi. Il est vain de se vouloir maître de sa vie : il faut remettre sa vie à son véritable maître. Si ce n'est pas la plénitude de la foi, c'est au moins la confiance.

En se retournant, on voit comment dès le début de notre vie, des amis, des présences, se sont transmis la lumière qui nous a éclairé, conduit, à des années de distance, parfois ; et qui nous éclaire aujourd'hui et nous conduit. Ce sont des anges. Mais il y a aussi, on le sent, on le sait, des amis dans le ciel : ceux qui nous ont quittés, des gens de notre famille et peut-être que nous n'avons pas connus, des ancêtres très lointains, certains saints, – Dieu lui-même. Du temps, de la succession des jours, nous levons les yeux vers l'intemporel, l'éternel, l'invisible.

Et nous nous voyons nous-même dans ce jeu, dans cette œuvre, transmettant ce que nous avons reçu, et jusqu'à la fin des temps, de proche en proche : cette lumière que nous avons reçue, et dont nous avons souvent méconnu la nature et l'origine, le sens, notre vie n'est pas vaine si nous nous ne l'avons éteinte et perdue, mais transmise, et parfois imprévisiblement, toujours imprévisiblement, à quelques-uns de ceux qui nous entourent et nous succèdent, à ceux qui comme nous se croiront dans la nuit, et seuls. Mais nous ne sommes pas seuls.